

C'est quoi ce travail?

(1/7) Ciné-club syndical genevois, MétroBoulotKino interroge le travail et ses travers, avec la volonté de porter un débat public, politique et citoyen.

jeudi 12 juillet 2018 [Mathieu Loewer](#), [Adrien Kuenzy](#)



Un Mois de grève au pays de la paix du travail de Véronique Rotelli. BIG SUR FILMS

[Travail](#)

SÉRIE D'ÉTÉ: TRAVAIL (1/7)

Un siècle après la Grève générale, Le Mag questionne la notion de «travail» dans les arts. Comment cette activité est-elle représentée? Quel rapport au labeur les artistes entretiennent-ils? Comment la liberté artistique s'adapte-t-elle aux horaires fixes? Quels risques psychiques et physiques les artistes courent-ils? Autant de questions à méditer... pendant les vacances. CO

«Diffuser et discuter, dans la cité et dans la société civile, les questions liées au travail au travers de films suivis de débats. Sont abordées entre autres les problématiques des conditions et de l'organisation de travail, de la souffrance et des risques liés au travail, le statut de l'emploi, l'environnement économique, les résistances des employé-e-s.» C'est en ces termes que l'association MétroBoulotKino définit ses objectifs. Depuis 2012, elle organise ainsi projections et rencontres à Genève. Et le nom de ce ciné-club syndical dit bien ses ambitions: faire de ces séances un antidote à la routine aliénante du salarié, en convoquant le septième art comme un outil de réflexion.

Inauguré au Cinéma Bio à Carouge, puis parti au Cinélux dans le quartier de la Jonction, MétroBoulotKino est désormais bien installé à la Maison des arts du Grütli (salle Fonction:

Cinéma). Sur un thème qui semble clairement délimité, il affiche une programmation des plus éclectiques, apte à intéresser un large public. On y trouve des productions récentes (et souvent inédites) comme des œuvres du patrimoine; beaucoup de documentaires mais aussi quelques fictions. Des auteurs établis tel Ken Loach y côtoient des documentaristes méconnus; des films très sérieux répondent à des propositions plus incongrues – la comédie musicale *Sur quel pied danser*, de Paul Calori et Kostia Testut, ou *Louise-Michel* des Grolandais Benoît Delépine et Gustave Kervern. Autant de fenêtres sur un monde du travail sondé en images. On en discute avec Viviane Gonik, cofondatrice du ciné-club et présidente de son comité.

Qu'est-ce qui vous a incité à fonder MétroBoulotKino?

Viviane Gonik: A l'Institut universitaire romand de santé au travail, où je travaillais comme ergonome, nous nous intéressions à l'organisation du travail et à la manière dont elle affecte la santé. Je faisais aussi partie du Collectif Travail et Santé, fondé avec des syndicalistes et des médecins après les grandes manifestations contre l'OMC en 1998. Ici, le néolibéralisme se concrétise dans la péjoration des conditions de travail. J'avais déjà organisé des projections de films sur ce thème, dans l'idée d'éduquer un peu les jeunes, de leur rappeler qu'il y a eu de belles luttes, des grèves, des patrons séquestrés... Quand je suis partie à la retraite en 2010, j'en ai parlé avec Michel Schweri, responsable de l'Ecole syndicale d'Unia à Genève.

Pourquoi un ciné-club sur ce thème?

La question du travail est absente du débat citoyen, alors que tout le monde parle de son boulot – généralement pour s'en plaindre! Or elle doit être prise en main, déjà par les syndicats. Au-delà des revendications sur l'emploi et les salaires, il manque une vraie réflexion sur ce qu'est le travail. Et pour qu'une thématique soit largement discutée, il faut qu'elle soit portée par différents médias, que le discours militant ou scientifique entre dans un flux alimenté par plusieurs courants: le cinéma, le théâtre, la littérature – un nouveau Zola serait bienvenu, non? D'où l'idée d'aller à la rencontre du public, dans un cinéma de quartier, ou de publier aussi des textes dans *Le Courrier*!

Vous êtes-vous inspirés d'initiatives similaires?

Il y avait en effet un ciné-club du même genre à Lyon, Ciné-Travail, mais qui a disparu depuis. Ou encore le festival *Filmer le travail* à Poitiers, né d'une première édition organisée par des étudiants à Paris pour leur master. La manifestation a pris de l'ampleur, elle soutient désormais des projets de films. Nous suivons de près leur programmation. Au départ, je voulais d'ailleurs lancer un festival, mais il y en a déjà tellement à Genève.

Comment composez-vous votre programme?

On essaie de se caler sur le calendrier de la politique locale ou nationale. En septembre 2017, nous avons projeté *La Sociale* de Gilles Perret, un documentaire sur la Sécu française, en écho à la votation fédérale sur la réforme Prévoyance vieillesse 2020. Cela dit, nous allons changer un peu de tactique pour la prochaine saison: au lieu de sauter d'un sujet à l'autre, nous avons décidé de privilégier la continuité avec un programme autour d'un ou plusieurs thèmes. On hésite encore entre les dix ans de la crise financière, le centenaire de la Grève générale ou celui du Bureau international du travail.

Portez-vous une attention particulière à la production suisse?

Bien sûr, les gens apprécient toujours les films qui ont un ancrage local, comme *L'Usage du travail* de Cédric Fluckiger, tourné dans des permanences syndicales à Genève, ou *Super!* de Laurent Graenicher, sur la grande distribution en Suisse. J'aime aussi beaucoup ce que font les réalisateurs de Climage. Alex Mayenfisch aborde régulièrement des sujets sociaux liés au travail, et nous avons projeté *Prud'hommes* de Stéphane Goël. Il y a par ailleurs beaucoup de documentaires intéressants en France. On consulte régulièrement le catalogue des Mutins de Pangée, par exemple. Certains réalisateurs nous proposent aussi leurs films. Le programme est de fait très francophone, à cause des coûts de sous-titrage.

En cinq ans, vous avez constitué un corpus traversé par des thèmes récurrents...

Il y a la santé, la mondialisation, les inégalités, l'agroalimentaire... Tout est lié! Nous avons aussi projeté plusieurs films sur les femmes, dont deux sur la prostitution: *Impasse* d'Elise Shubs et *Les Travailleu(r)ses du sexe* de Jean-Michel Carré. Leurs conditions de travail soulèvent plein d'autres questions, et pas seulement celle de l'égalité salariale. Cela dit, on essaie de ne pas se focaliser uniquement sur ce qui pose problème, de montrer par ailleurs des alternatives au modèle économique dominant: coopératives, autogestion, revenu de base inconditionnel, etc.

Quelles sont les grandes questions actuelles dont témoignent ces films?

L'organisation et le sens perdu du travail, avec la souffrance qui en découle. Il y a une tendance à la bureaucratisation, où les tâches administratives l'emportent sur le cœur du métier. On ne se concentre plus sur la réalité du travail, désormais évalué selon des critères extérieurs, comme quand les autorités politiques réforment l'enseignement sans solliciter les profs. L'expérience est dévaluée, on observe une «déprofessionnalisation» avec le recours généralisé aux stagiaires.

Pour les débats, vous préférez les «gens du terrain» aux experts...

On invite parfois les cinéastes ou des intervenants de leurs documentaires. Un des réalisateurs de Saigneurs devait présenter son film, mais il n'a pas pu venir à Genève... à cause d'une grève à la SNCF. Pour le remplacer, on a trouvé un boucher qui nous a expliqué l'évolution de son travail, désormais «taylorisé» à outrance dans les abattoirs. Après la comédie musicale *Sur quel pied danser*, une ancienne employée d'un magasin de chaussures est venue parler de la précarité chez les jeunes. Si la problématique du film s'inscrit localement, parfois en lien avec une votation, on cherche évidemment des gens impliqués en Suisse romande.

Y a-t-il eu des séances particulièrement mémorables?

Il y a deux ans, nous avons demandé à des musiciens de composer une partition originale pour *Le Dernier des hommes* de Murnau. On a dû faire une séance supplémentaire! En 2014, nous avons organisé un petit festival sur deux jours. Pas un grand succès à cause de la météo, mais l'ambiance était extraordinaire: tous les réalisateurs présents, qui ne se connaissaient pas, étaient ravis de se rencontrer! Pour *Un Mois de grève au pays de la paix du travail*, nous avons réuni la réalisatrice Véronique Rotelli, deux historiens et des anciens grévistes, qui ont confronté leurs visions des événements. Nos débats marchent très bien, peut-être parce que le cadre est plutôt informel. A la salle Fonction: Cinéma, comme il n'y a pas d'autre projection prévue juste après, la discussion peut durer plus longtemps – jusqu'à une heure parfois.

Quel public fréquente le ciné-club?

MétoBoulotKino compte une soixantaine de membres et on dénombre entre 20 et 70 personnes par séance. Nous avons nos habitués. Après, tout dépend du film et du thème abordé. Les syndicats informent leurs membres, mais notre public ne vient pas seulement de ce milieu. Les syndicalistes ne fréquentent d'ailleurs pas tellement le ciné-club, mais à leur décharge, ils sont tous très occupés... *La Tribune de Genève* et *Le Courrier* annoncent par ailleurs nos projections, et nous mettons des affiches à l'université. Selon le sujet, on envoie aussi des infos plus ciblées pour toucher d'autres publics. J'aimerais surtout voir plus de jeunes, parce que les questions liées au travail les concernent plus que moi!

Quels sont vos projets?

J'aimerais élargir la palette de nos activités. On organise par exemple une lecture théâtralisée à la rentrée. Nous envisageons aussi des collaborations avec le Festival du film et forum international sur les droits humains, parce que le travail est un droit humain. Il faudrait également créer des liens avec les écoles professionnelles et l'université. Et je serais ravie que des ciné-clubs similaires voient le jour dans d'autres villes romandes!

LE COMBAT DES TRAVAILLEURS INTOXIQUÉS



Annie Thébaud-Mony (au centre), sociologue et protagoniste du documentaire *Les Sentinelles*, est venue présenter le film au ciné-club MétoBoulotKino à Genève. DESTINY FILM

Fin juin, MétoBoulotKino présentait *Les Sentinelles*, documentaire qui témoigne des méfaits de l'amiante et des pesticides dans le milieu ouvrier en France. Cette dernière séance de la saison était suivie d'un débat avec la sociologue Annie Thébaud-Mony.

En arrivant dans la salle de Fonction: Cinéma au Grütli, on nous annonce que le DVD est endommagé. La projection du film *Les Sentinelles* de Pierre Pézerat semble fortement compromise.

Mais Viviane Gonik reste optimiste. «Prenons l'apéro, le temps de trouver une solution!» Même pas le temps d'ouvrir une bouteille: le réalisateur est chez lui en France et envoie illico un fichier vidéo. «Finalement, internet c'est pratique», se réjouit la présidente de l'association du ciné-club MétroBoulotKino. Le problème est résolu et l'atmosphère est joyeuse dans la salle, presque pleine pour cette dernière séance estivale.

Mais le film nous plonge vite dans une réalité douloureuse. Celle des ravages de l'amiante et des pesticides dans le monde ouvrier, qui provoquent un nombre incalculable de cancers et d'intoxications. *Les Sentinelles* raconte l'engagement du père du réalisateur, Henri Pézerat, aux côtés de travailleurs exposés à ces substances meurtrières sur le territoire français. Chimiste et chercheur au CNRS, décédé en 2009, il n'a cessé de défendre leur cause dès 1975. A travers divers témoignages, le documentaire démontre que les géants de l'industrie ont bafoué un droit fondamental en leur âme et conscience: celui de travailler en sécurité dans un environnement sain.

Une démarche humaine

Chaque entretien est bouleversant. Il y a celui de Josette Roudaire, ancienne ouvrière de l'usine d'amiante Amisol à Clermont-Ferrand. Survivante, elle a vu certains de ses collègues dépérir, et explique en quoi le besoin de justice est légitime pour toutes les victimes. Ou celui de Paul François, intoxiqué par accident aux pesticides produits par la firme Monsanto. Soutenu par Henri Pézerat, l'agriculteur est au moment du tournage en pleine procédure judiciaire. Il obtiendra gain de cause, mais sa victoire reste théorique.

C'est ce qu'on apprend à la fin de la projection, grâce à l'éclairage de la Française Annie Thébaud-Mony, chercheuse à l'Institut national de la santé et de la recherche médicale (INSERM), travaillant sur ces problématiques depuis quarante ans. Venue débattre avec le public, elle explique: «Monsanto a été contraint de verser un dédommagement, car le jugement est exécutoire; mais comme toujours, les multinationales sont au-dessus des lois et Monsanto n'a absolument rien payé. C'est honteux! La justice française n'a pas fait son travail. Elle n'a même pas eu le courage de mettre l'entreprise sous astreinte judiciaire.»

Dans la salle, les questions fusent. Quelle est la place des scientifiques dans cette lutte? La spécialiste répond sans hésiter: «C'est un combat citoyen. Henri [Pézerat] n'a jamais considéré qu'il était au service des gens, mais plutôt qu'il se battait avec eux. Tout travail scientifique devrait être mis au service de l'intérêt général. C'est une évidence! Hélas, certains professionnels n'appliquent même pas cette règle de base.» La sociologue collabore d'ailleurs avec l'Association Henri Pézerat, dont elle précise le rôle: «Elle intervient avec des compétences scientifiques et juridiques. Pour faire évoluer ces situations catastrophiques, il faut surtout qu'elles ne restent pas confidentielles. Et malheureusement, rien n'est fait pour que ces problèmes atteignent la sphère publique.»

La désinformation comme fléau

La désinformation reste aujourd'hui un fléau. «Cela fait trente-cinq ans qu'on se bat pour créer des registres des maladies d'ouvriers sur des sites miniers dans le sud de la France. Grâce à l'histoire professionnelle relative à chaque cas de cancer, nous pourrions faire des analyses et évaluer les risques au travail. Mais le ministère de la Santé nous l'interdit formellement.»

L'experte précise encore que l'association a su intégrer de nouvelles préoccupations. «Le film montre les premières luttes sur lesquelles elle s'est construite – l'amiante et les pesticides – mais il

y en a beaucoup d'autres, dans le secteur du nucléaire par exemple. Dans ce cas, on essaie de mettre en lumière les problèmes liés aux conditions de travail des ouvriers dans la maintenance. Ces derniers interviennent en sous-traitance et sont totalement invisibles dans cette industrie.» Après quarante minutes d'échanges, Viviane Gonik clôt le débat, mais la discussion se poursuit autour d'un apéritif. Cette rencontre aura permis de comprendre à quel point les industriels tirent cyniquement les bénéfices des doutes qu'ils sèment autour d'eux. *Les Sentinelles* dévoile ainsi une réalité sous-estimée dans le monde du travail. La séance de MétroBoulotKino aura aussi permis de la faire connaître à un public issu de différents horizons. ADRIEN KUENZY

LE LABEUR À L'ÉCRAN, DE CHARLIN CHAPLIN À FRANCOIS RUFFIN



Genèse d'un repas de Luc Moullet (1978). DR

Comment le cinéma parle-t-il du travail? Petit tour d'horizon à la lumière des projections de MétroBoulotKino.

Tendre à l'exhaustivité ou établir une typologie des «films sur le travail» serait bien vain. Le sujet est trop vaste et ne constitue pas un genre défini. Si les fictions qui traitent de ce thème sont nombreuses et variées, il y a néanmoins des titres emblématiques – *Les Temps modernes* de Chaplin – et des périodes propices: quand les comédies des années 1980 raillaient le monde impitoyable de l'entreprise dans la lignée de *Working Girl* ou *Promotion canapé*. Plus récemment, quelques

réalisateurs ont décortiqué la crise financière de 2008: Oliver Stone (*Wall Street: l'argent ne dort jamais*), J.C. Chandor (*Margin Call*) ou Adam McKay (*The Big Short: le casse du siècle*).

Mais s'il fallait ne citer qu'un cinéaste, ce serait Ken Loach. «Un des premiers à s'intéresser de près à ces problématiques», souligne Viviane Gonik, qui a programmé *The Navigators* (sur la privatisation des chemins de fer britanniques) et le documentaire *L'Esprit de 45* à l'enseigne de MétroBoulotKino.

«Aux débuts du ciné-club, on trouvait très peu de films sur le travail, mais il y en a de plus en plus. Les thématiques ont aussi évolué. Avant, c'était la machine monstrueuse qui prenait la place de l'être humain. Aujourd'hui, on parle plutôt de la souffrance au travail, de burn-out, de harcèlement. Ces thèmes sont entrés dans le mainstream, parce que les pathologies liées au travail ne concernent plus seulement les ouvriers, mais désormais aussi les cadres», commente Viviane Gonik.

En témoigne notamment une série de drames, souvent tirés de faits divers, où des salariés sous pression «pètent les plombs»: *L'Emploi du temps* de Laurent Cantet et *L'Adversaire* de Nicole Garcia (tous deux inspirés de l'affaire Romand), *Le Couperet* de Costa Gavras ou *De bon matin* de Jean-Marc Moutout – qui avait déjà réalisé *Violence des échanges en milieu tempéré*. Le cinéma français poursuit sur cette voie avec *Numéro Une* de Tonie Marshall, ou *La Loi du marché* et *En Guerre* de Stéphane Brizé. Viviane Gonik s'en réjouit: «La fiction, qui ressert la thématique sur une histoire dramatique, est très importante pour véhiculer des idées, faire réfléchir.»

Le documentaire demeure toutefois plus prolifique en la matière. Que ce soit le cinéma ouvrier et militant des années 1970 (dont le groupe Medvedkine initié par Chris Marker) ou certains films clés. Au ciné-club genevois, on a par exemple pu voir *Les Hommes du port* d'Alain Tanner, sur les dockers de Gênes; *Genève d'un repas*, où Luc Moullet expliquait la mondialisation en 1978; ou *Attention Travail Danger* de Pierre Carles, interrogeant des chômeurs heureux.

Viviane Gonik mentionne par ailleurs Ils ne mouraient pas tous mais tous étaient frappés, «un des premiers films à parler de la souffrance au travail» en 2005. De fait, depuis une vingtaine d'années, on ne compte plus les documentaristes qui creusent ces questions. A l'image de Jean-Robert Viallet, avec sa trilogie *La Mise à mort du travail*. Enfin, le sujet s'épanouit désormais à la croisée des genres, du pamphlet (*Merci Patron!* de François Ruffin) à la comédie musicale (*Sur quel pied danser* de Paul Calori et Kostia Testut). MATHIEU LOEWER

Notes

1. ↑ Viviane Gonik a publié plusieurs articles sur le thème du travail dans la rubrique Contrechamp, dédiée aux contributions extérieures à la rédaction.

MétroBoulotKino, le dernier mardi du mois (reprise en septembre) à la salle Fonction: Cinéma, Maison des arts du Grütli, 16 rue du Général-Dufour, Genève, metroboulotkino.ch